

ALFRED REBOUX  
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS:

Bombes-Tourcoing: Trois mois. . . 13.00  
Six mois. . . 26.00  
Un an. . . 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, 15 fr. trois mois.  
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.  
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

BOURSE DE PARIS

26 MARS  
3 0/0 . . . . . 64 25  
4 1/2 . . . . . 92 80  
Emprunts (5 0/0) . . . . . 102 90

27 MARS  
(Service gouvernemental)

3 0/0 . . . . . 63 95  
4 1/2 . . . . . 92 70  
Emprunts (5 0/0) . . . . . 102 70

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Table with 2 columns: Actions, Banque de France, Société générale, Crédit foncier de France, etc.

DEPÊCHES COMMERCIALES

Service particulier du Journal de Roubaix

Marseille, 26 mars, 11 h. 45 matin.  
Laines: Pelades Andrinople blanches à 225, noires grises à 180, débris Oran à 117.50. Buénoe-Ayres assorties à 210, Caracach Mossoul à 225. Italie retondues suint à 180.  
Cafés: Ventes 200 sacs Rio grande à 17 7.

Marseille, 27 mars, 11 h. 49 m.  
Cafés: Ventes 240 sacs Ceylan plantation à 254; 200 s. Malabar natif à 214.  
Laines: Odessa gris clair à 185, Pelades Syrie à 125, Andrinople à 225, débris Kabyles de 170 à 180, Kassapbach fines à 300, secondes de 205 à 225.  
Soies: Filature Syrie bouts noués à 62, Setchen à 23.50.

Anvers, 27 mars, 2 h. 38.  
Laines: Marché soutenu. Ventes 218 b. Plata.  
Pétrole: Marché ferme. Disponible 30 1/2; courant 30 1/2; avril 30 1/2 à 31; juillet 32 1/2; septembre 33; quatre derniers 33 1/2.

Anvers, 27 mars, 2 h. 49, soir.  
Laines: Marché soutenu. Ventes 25 b. Plata.  
Pétrole: Calme. Disponible 30 1/2; courant 30 1/2; avril 30 à 30 1/2; mai 30 1/2; août 32; septembre 32 3/4

Havre, 27 mars, 11 h. 30 matin.  
Cotons: Ventes 1,000 b. Calmes, soutenus; marché demi ferme.

Feuilleton du Journal de Roubaix  
DU 27 MARS 1875.

ALA RECHERCHE D'UNE DOT

(TRADUIT PAR CHARLES SCHILLER.)

III  
(Suite).

Quand on agitait dans ce monde la question de savoir qui des nombreux poursuivants finirait par l'emporter, le banquier Prell était toujours le premier à faire des observations malignes.

Mal disposé envers le négociant en laines, qui avait enlevé à son nez et à sa barbe une excellente affaire plusieurs années auparavant, il eût été désolé de le voir épouser la jolie et riche veuve.

IV

Flotting s'avisait un beau jour de jeter un regard dans sa caisse et de compter les têtes couronnées qui y étaient enfermées. Hélas! quels ravages! il ne lui restait plus que cent cinquante thalers.

Décidément le sort et les astres me sont contraires, s'écria-t-il. Un général expérimenté sait rallier ses

Laines: Ventes 29 b. Buenos-Ayres à 235.

Cafés: Quelques lots; inchangés.

ROUBAIX 27 MARS 1875.

La République révisable

La République française engage une polémique contre le journal l'Ordre qui, dit-il, a entrepris de persuader aux fonctionnaires « que les institutions républicaines ne sont pas des institutions définitives. » Nous n'avons pas l'intention de nous mêler à la polémique de ces deux journaux, qui représentent des partis auxquels nous n'appartenons pas; mais nous croyons utile, dans le but de ne pas laisser s'abuser non plus seulement les fonctionnaires, mais les simples citoyens, de dire notre mot sur la prétention qu'éleve le journal de MM. Gambetta et Challemeil-Latour. Citons:

« Les institutions établies par le vote du 25 février sont aussi définitives que toutes celles qui sont jamais émanées d'un pouvoir constituant. La clause de révision ne change rien à leur caractère. Dans tous les monuments constitutionnels qui sont devenus la base d'un gouvernement qui reconnaissent à son origine la souveraineté populaire, la clause de révision a été introduite, sans que jamais les partis qui n'étaient point factieux aient osé dire que cette clause dispensait les citoyens du respect dû à la loi constitutionnelle du pays. Aux États-Unis, la Constitution républicaine est révisable; et jamais personne n'a osé soutenir que la République des États-Unis ne possédait qu'un gouvernement provisoire. »

Nous n'accuserons pas les logiciens de la République française de faire à leur insu une confusion; ils savent très bien qu'ils confondent deux choses essentiellement distinctes, et nous ne leur reprocherons que la mauvaise foi.

La République française affecte d'établir une identité entre le gouvernement actuel de la France et la République Américaine. Elle sait bien qu'il n'en est rien. Nous ne nous arrêtons pas à cette première différence que la République Américaine a été un Etat primordial formé par l'adjonction d'États qui étaient soumis à des lois différentes: c'est ce qu'on peut appeler un Etat *shî generis*, et dont la Suisse seule en Europe nous donne un échantillon assez ressemblant. Mais nous devons protester énergiquement, au nom de toutes les traditions, au nom du droit national, c'est-à-dire au nom du droit de ceux qui vivront demain, dans un an, dans dix ans, contre l'allégation fautive du journal de M. Gambetta. Pourrait-il nous montrer un texte de loi, une ligne d'un article voté par l'Assemblée, portant que la République est proclamée comme le gouvernement de la France, que l'on pourra changer les lois, mais qu'on ne pourra changer la forme républicaine. Ou cela est-il écrit. Ce ne sont pas les questions d'existence de la République qui peuvent être révisées, c'est la République elle-même qui peut être supprimée et remplacée par telle autre forme de gouvernement qu'il conviendra aux futurs cons-

tituants d'établir à sa place, dans la vérité, et il importe à tous qu'elle soit nettement exposée et bien comprise.  
ALEXANDRE WATTEAU.

Bulletin du jour

Il résulte de nos renseignements que le mouvement préfectoral, qui se prépare au ministère de l'intérieur, sera très-peu considérable. Ce mouvement se bornerait à quelques mutations. On ne pense pas non plus que beaucoup de maires soient atteints par les modifications que M. Buffet se propose d'apporter dans les administrations municipales.

Rien dans les journaux belges ne confirme l'existence d'une note adressée par le gouvernement de Berlin au gouvernement belge.

Les journaux anglais et le Parlement s'occupent beaucoup de tout ce qui regarde la reconstitution des forces militaires et navales de l'Angleterre. La question du recrutement, celle des chevaux, doivent être prochainement discutées à la Chambre. Mais la question principale est celle des bâtiments de guerre. Le gouvernement a déclaré que sept anciens bâtiments, le *Lord-Clyde*, le *Road-Oak*, le *Prince-Consort*, le *Caladonia*, le *Zeaffons*, l'*Océan*, et l'*Intrépide*, doivent être mis hors de service. Mais on ignore la valeur effective de nouveaux modèles qui n'ont point subi l'épreuve d'une lutte navale ni même celle des pressions de la haute mer.

La presse est unanime à attirer l'attention du gouvernement sur cet objet, en prévision d'événements possibles où il leur paraît difficile que le rôle de l'Angleterre consente à s'effacer entièrement, « qu'elle que soit, dit le *Pall Mall Gazette*, le moment auquel doit éclater la prochaine guerre européenne, il est, selon toute vraisemblance, un caractère qui la distinguera de toutes les guerres récentes. Ce sera une guerre [de révolution.

« Nous n'entendons pas par là qu'elle mettra nécessairement en action les forces révolutionnaires, quoique considérant les influences démocratiques maintenant latentes sur le continent, il se peut qu'elle se produise sous cet aspect. Il suffit de dire qu'elle sera révolutionnaire dans ses fins, c'est-à-dire qu'elle aura pour but une révolution dans la distribution du pouvoir et du territoire, dans la configuration de la carte de l'Europe, dans les chiffres de la statistique européenne. »

On télégraphie de Paris, 27 mars, 2 h. 11 soir.

« On assure qu'Edgard-Quinet est mort. »

« Une dépêche de Melbourne annonce que 19 condamnés, parmi lesquels se trouve Rastoul, se sont échappés de la Nouvelle-Calédonie, sur des canots. »

REVUE DE LA PRESSE

La Miséricorde

AU RÉDACTEUR EN CHEF DE L'ÉCHO DE L'\*\*\*

Quel article! mon cher ami, quel article! Le premier numéro de votre *Écho*, que vous m'avez envoyé, est fait de lave et de feu. Les catholiques de votre paisible arrondissement ne pouvaient certes

pas s'attendre à cet Etna, et vous les allez incendier. Tout est à la même température dans ces quatre pages véritablement étonnantes; tout, jusqu'aux annonces. Mais ce que j'admire le plus, c'est votre Manifeste de la première page, c'est cette fière déclaration de guerre que vous jetez au monde entier avec je ne sais quel cri superbe et vainqueur. Quel article, mon cher ami, quel article!

Ce n'est pas à vous qu'on pourra jamais faire le reproche de manquer de sincérité: vous donnez de tropiers coups dans toutes les vitres. « Nous ne voulons pas le dissimuler, dites-vous. Nous sommes des lutteurs, et même des pugilistes. Ce mot ne nous déplaît point, et l'apresse, en effet, n'est qu'un pugilat. Nos bras sont nus, nos jambes tendues, nos poings fermés. En avant! » Et vous ajoutez quelques lignes plus loin: « Nous nous sommes promis de n'être jamais doux, et nous saurons tenir ce serment solennel. Qu'est-ce que cela, la douceur? Est-ce que le soldat couvert de sang, au milieu de la mêlée furieuse, a le loisir de débiter des choses aimables à l'ennemi qui le frappe? Il tue, ou est tué. Or, nous ne sommes que des soldats, et nous prétendons nous conduire en soldats. Aujourd'hui nous tuons. Demain, nous enterrons les inerts et soignerons les blessés... avec douceur. En avant! »

Et vous vous lancez dans la bataille, et vous y faites un effroyable abattis. Les morts jonchent la plaine, et l'on entend les épouvantables cris des mourants. C'est horrible.

Me permettez-vous, cher ami, d'apporter ici quelques réserves à l'admiration que vous inspirent votre verve hardie et votre foi profonde? Je sais combien vous êtes bon: je vous ai vu pleurer, l'autre jour, en apprenant la mort d'un de vos plus implacables adversaires; je connais surtout la droiture de votre très noble cœur, et quand je parle de vous, je dis toujours: « Ce grand chrétien. » Mais, enfin, je ne saurais, dans l'intime de ma conscience, partager vos idées sur la presse, et je viens plaider devant vous une cause auguste: celle de la Miséricorde.

Tout d'abord, cette comparaison de la presse à la science des Arpia et des Marseille ne me paraît pas absolument exacte. Je consens volontiers à ce que le journalisme catholique offre le spectacle d'une lutte immortelle, et par certains côtés nous sommes en effet des lutteurs. Mais tout n'est pas là.

Nous avons également l'obligation d'affirmer la Vérité et de l'exposer à tous les yeux dans toute la beauté de son inmarcescible lumière. M'est avis que nous répliquons trop, et que nous n'exposons pas assez. Puis, alors même que nous répliquons, nous devons le faire avec la chaude indignation et la vigoureuse sérénité des apôtres, plutôt qu'avec la brutalité du boxeur ou avec cette ivresse sauvage du soldat qui devient véritablement saoul à force de voir couler le sang humain. Qui vous empêche, mon cher ami, de comparer aussi le journaliste au missionnaire, à l'orateur, au tribun? Toutes ces comparaisons seraient justes, et la vôtre l'est aussi.

Néanmoins il y a toujours un grand péril à partir d'une métaphore pour se tracer toute une ligne de conduite, et c'est ce qui vous est arrivé. Vous vous êtes dit un beau matin: « Je suis lut-

teur, » et vous avez ajusté toute votre vie sur ce mot. C'est excessif et, encore un coup, dangereux. Faut-il tout dire? ce n'est peut-être pas suffisamment chrétien, et la seule épithète élogieuse que je ne puisse véritablement pas décerner à votre remarquable article, c'est celle-ci: « évangélique. » Elle en vaut bien une autre.

Je vous vois rire d'ici, et vous vous dites en éclatant: « Est-ce qu'un journaliste peut être évangélique? » Mon ami, si vous prononcez cette vilaine parole, courez après, courez bien vite, et rattrapez-la avant qu'elle arrive à l'oreille de Dieu. Oui, vous devez être chrétien et miséricordieux. Alors même que vous m'accablerez de vos plus fines épigrammes dans le prochain numéro de ce terrible *Écho*, je vous le dirais et redirais encore: « Vous devez être chrétien et miséricordieux. » Et honni soit qui mal y pense!

II

Votre Manifeste, que je viens de relire, me paraît, en premier lieu, manquer singulièrement de miséricorde envers les Amis. En vérité, vous ne leur laissez pas assez de liberté de n'être point de votre avis. Dès que l'une d'elles n'est pas de votre sentiment sur telle ou telle question de détail, paf! vous lajetez bas. Sachez que la sainte Eglise de Dieu nous laisse un bien plus grand espace pour développer librement nos intelligences: sachez qu'elle nous abandonne un bien plus grand nombre de questions libres. De même qu'une mère intelligente laisse à ses enfants un vaste champ pour se livrer à leurs jeux, dès que ce champ est sans danger, de même la bonne mère Eglise nous dit: « Vous pouvez jouer dans le vaste parc de ce grand univers » à la seule condition de ne pas marcher sur les plates-bandes de ma Discipline, de ma Morale et mon Dogme »

Et elle nous livre tout le reste. Vous êtes plus roide. L'autre jour, en un salon, vous vous êtes laissé aller à dire: « Je ne comprends pas qu'on soit catholique, que, si l'on n'est pas carliste. » Juste Ciel! que d'excellents catholiques vous excommunieriez, si vous étiez l'Eglise. C'est également votre avis que l'infailibilité du Pape s'étend à toutes les paroles qui tombent de ses lèvres, et vous n'êtes pas éloigné, m'a-t-on dit, de décerner au Roi une sorte d'infailibilité dans le domaine politique. Eh bien! cher ami, que restera-t-il aux Amis, aux pauvres Amis? Tout étant réglé par avance, tout étant infailiblement décidé et codifié en religion comme en politique et en science, il ne nous restera plus qu'à nous tourner contre tous ceux qui ne sont pas de notre avis et à les injurier comme ils le méritent. Eh bien! non, mille fois non, mon cher ami. Les races catholiques ne l'ont point entendu de la sorte, et la Papauté, notamment, à tousjours eu d'incompréhensibles largeurs dans le gouvernement des intelligences. Il y a des questions libres; il y en a beaucoup; il y en aura toujours. Et il sera toujours permis à nos entendements de manœuvrer très librement dans l'immense domaine que Dieu nous a très généreusement abandonné. Imitez cette ampleur divine, et ne traitez pas de misérables ceux qui ne partagent pas votre avis sur la question espagnole, ou sur la longueur des six jours de la création, ou sur le système de l'élection à deux degrés.

J'ai là, sur une table, je relis sans cesse et ne puis assez admirer les Décrets incomparables de ce Concile du Vatican qui, j'en ai la ferme espérance, rouvrira bientôt ses séances en pleine lumière, en plein soleil, en plein triomphe de l'Eglise. Vous savez, d'ailleurs, que je suis un vieux infailibiliste, un infailibiliste de la veille, ou même de l'avant-veille. Et, enfin, j'espère bien mourir en baissant cette constitution *Pastor æternus*, que j'ai tant désirée, que j'ai tant aimée.

Mais, en dehors de ces Décisions suprêmes, il me semble que nous devons miséricordieusement laisser de vastes libertés aux Amis chrétiens, et, en particulier, les opinions politiques doivent être soigneusement distinguées des Principes éternels. Quelque respectable que soit votre foi en Don Carlos, elle ne saurait être mise sur la même ligne que la foi en l'infailibilité du Souverain-Pontife, ou en l'Eucharistie, ou en la Communion des saints. Vous ne le dites peut-être pas assez.

Je vous trouve également bien dur pour ces Amis, éfarés et tremblants, qui sont occupés à se convertir, mais qui n'arrivent pas sans quelques débuts, sans quelques angoisses, sans quelques larmes, à ce but souverainement désirable. Prenez-y garde, mon ami: vous ne tenez en assez grande estime ni les vérités naturelles, ni les vertus naturelles, ni l'Ordre naturel dont l'Eglise fait si grand cas. C'est encore quelque chose, croyez-le bien, que d'être humainement bon, pur, honnête, travailleur et sincère. Je sais bien que, tant de vertus ne nous comptent guère, si la foi nous manque. Mais encore faut-il savoir lire dans le fond des Amis, pour décider jusqu'à quel point certains hommes sont coupables de n'avoir point cette foi libérale. Dieu seul a de ces grands regards profonds, qui percent tout. Vous plaisantiez, l'autre jour, *Wet infortuné R\*\*\**, parce qu'il vous avait dit: « Je ne puis croire ceci, je ne puis croire cela. » Depuis lors, j'ai appris que le pauvre homme avait reçu une éducation détestable et qu'on avait peut-être « oublié » de le baptiser. Ses efforts vers la Vérité ne sont-ils pas touchants, et croyez-vous qu'il soit vraiment utile de le « blâmer », comme vous le faites? Il me semble, au contraire, que nous devons, nous autres catholiques, un respect profond à tout bras qui se tend vers Dieu, à tout regard qui se lève vers le ciel, à tout soupir qui monte vers la Vérité.

Gardons-nous bien de tourner en ridicule cette marche en avant qui est quelquefois un peu gauche? Nous pourrions effaroucher de pauvres Amis à moitié converties, et les éloigner pour toujours de l'éternelle Lumière.

Il y a, dans votre journal, un paragraphe des plus vifs contre la Commune et les Communards. Vous allez me traiter moi-même de « Communard éhonté »; mais je pense qu'en détestant absolument leurs doctrines, ou plutôt leur manque de doctrines, il y aurait peut-être une façon chrétienne de parler de ces malheureux. Quand Jésus-Christ passait devant les foules, il avait pitié et pleurait. Réfléchissons un instant à ces pauvres, à ces petits, à ces déshérités de notre temps, qui se sont un jour soulevés, comme des monstres mal dotés, contre notre vieille société, et qui ont failli l'étrangler net d'un coup de dent. Encore ici, il faudrait pouvoir lire au fond des Amis. Ces « misérables » sont nés au fond de quelque bouge infect où ne pénétraient pas toujours la charité du riche; ils ont été élevés dans la

mari dans ses terres; je veux être une bonne épouse, une femme aimante, et, s'il lui plaît au ciel, une bonne mère.

Elle ouvrit la fenêtre, et ses regards se mirent à errer dans une magnifique et tiède nuit d'été. Le parfum des roses du jardin, agitées par le vent de juin, montait jusqu'à elle; à l'entour, tout était plongé dans un profond sommeil. Partout du sommeil; non, car un homme était encore éveillé; cet homme, on le reconnaissait aisément en entendant ces paroles qui s'échappaient de ses lèvres:

— Bonté du ciel! je n'ai plus que soixante-douze thalers et quatorze gros!

V

Le lendemain au matin, les habitués des bains étaient dans une agitation inaccoutumée. On se passait dans les différents groupes un journal de la capitale; cette feuille contenait une nouvelle qui excitait l'étonnement général, malgré l'assertion de plusieurs personnes qui prétendaient n'en être nullement surprises, la chose, à leur avis, ne pouvant manquer d'arriver.

La feuille passa d'une main dans l'autre, tandis que M. Prell, déjà connu de nos lecteurs, se tenait à l'écart en jetant sur la foule des regards curieux et malins, et se frottait les mains en riant d'un air méphistophélique.

Dès qu'il survenait une personne connue pour s'intéresser à Mme Rosen, on lui passait le journal. Il en fut ainsi du marchand de laines qui, à la lecture de cet article, fit une grimace, comme si chaque goutte de son sang était de l'eau de Sedlitz.

M. Flotting, qui d'ordinaire se rendait assez tard à l'établissement thermal, attendu que ce n'était pas sa santé, mais bien ses finances qu'il voulait rétablir, M. Flotting reposait encore dans son lit quand il fut réveillé par une aubade donnée par la musique des bains.

— A moi cette musique? s'écria Flotting, ne sachant à quel motif attribuer cet honneur, — et il le savait d'autant moins qu'en ces derniers temps il avait cessé, par des motifs d'économie, de mettre à profit la bonne volonté des musiciens de la localité.

Quel fut son étonnement en voyant entrer dans sa chambre à coucher l'Orphée de Wahrbrunnen, qui, s'avançant jusqu'au lit, vint bégayer un discours congratulatory.

— Suis-je éveillé ou suis-je le jonet d'un rêve? s'écria Flotting; que signifie ce compliment?

Il quitta le lit, s'habilla et se mit en route pour faire sa promenade habituelle du matin. A peine avait-il franchi la porte de la maison, qu'une foule